

**David-François de Gaudot an August Wilhelm von Schlegel
Neuenburg (Schweiz), 08.02.1808**

Empfangsort	Wien
Anmerkung	Empfangsort erschlossen.
Handschriften-Datengeber	Dresden, Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek
Signatur	Mscr.Dresd.App.2712,B,21,36
Blatt-/Seitenzahl	4 S. auf Doppelbl., hs. m. U.
Format	17,4 x 10,9 cm
Bibliographische Angabe	Krisenjahre der Frühromantik. Briefe aus dem Schlegelkreis. Hg. v. Josef Körner. Bd. 1. Der Texte erste Hälfte. 1791–1808. Bern u.a. ² 1969, S. 503–504.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext mit Registereinszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-22]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-22/briefid/199 .

[1] Neuchâtel, 8 Febr. 1808.

J'ai écrit ce matin à Mad. de Staël: permettez-moi, Monsieur, de profiter de la permission que vous m'avez également donnée de m'entretenir avec vous. J'adresse tout le paquet à Coppet; c'est le chemin de l'école, mais enfin telle est la marche que Mad. de Staël m'a prescrite. Eh bien que dites-vous de Vienne? Je ne suis pas inquiet pour vous de la nourriture du corps:

Immer ists Sonntag, es dreht immer am Heerd sich der Spieß.

Mais l'esprit, l'âme, la communication, la communauté des idées, des sentiments? – Vous y trouverez sans doute tous les secours que vous attendiez pour vos recherches sur l'ancien langage tudesque, gothique et allemand; traité et mis en oeuvre par vous cet objet me parait d'une haute importance. Les hommes de génie sont, sans aucune comparaison, moins bornés par l'étendue et l'abondance des idées que par les limites et les entraves que nos langues mettent à l'expression de ces idées, de ces images, de leurs nuances et de leur mouvement. Selon moi, la langue forme bien plus la littérature que la littérature ne forme la langue: or ce sont des recherches comme celles auxquelles vous vous livrez qui enrichissent une langue de mots, [2] de tours, de dérivés etc. analogues à ses racines, à son génie, aux antiquités et au caractère de la nation qui la parle – et qui l'écrit, (car ce sont deux modes différents de l'employer). De toutes les langues de l'Europe, je crois que l'Allemand, considéré comme langue écrite (je m'explique) est si ce n'est la plus parfaite, au moins celle de laquelle on pourroit faire la plus parfaite, celle qui a si ce n'est le plus de chances au moins le plus de possibilité de le devenir. Aucune académie, aucune cour, aucun siècle éclatant ne l'ont bornée. Elle est aussi républicaine par essence que le français est monarchique. Tandis que les autres langues ont un caractère local et par cela même une élégance particulière de convention, l'Allemand peut flotter librement dans l'espace des temps et des lieux. Il est par cette raison remarquablement, et presque exclusivement propre à exprimer les notions philosophiques et poétiques – genres très-rapprochés – dont l'essence me parait être la complexité, la liberté et l'individualité. Bien entendu que je ne parle ici ni de vers ni de rimes, forme qui peut être la musique du langage mais qui n'en est pas la poésie. – Mais laissons-là cette métaphysique. – Ainsi je vous vois, Monsieur, fréquentant plus les morts que les vivants, qui généralement m'ont paru de peu d'intérêt à Vienne. Je dis les vivants, car pour les vivantes, si je m'en [3] souviens bien, elles sont fort agréables à connaître. Le souvenir qui me reste des gens de lettres et des gens d'affaire est **potenzirte Prose**, par conséquent peu de chose pour moi. Les gens du monde me paraissent mieux dans leur genre, mais quand on a bû, mangé, joué, ri et fait l'amour ensemble, il n'en reste rien du tout. Viennent ensuite les exceptions, supposé toutefois que j'aie établi la règle, et vous avez plus de titres que moi à les rencontrer.

Depuis mon retour de Genève, tout ce que j'ai déchiffré de partitions et chanté de pensées et de passages **classiques** sur le violon, ou de vive voix, n'est pas concevable. Les arts du langage ne sont qu'un mécanisme et ne parlent qu'à l'esprit, autre mécanisme peut-être, mais la musique est indéfinie, ou, comme nous disons, infinie comme l'âme, à laquelle elle s'adresse. Elle est d'un ordre plus relevé et qui tient de plus près au fond qu'aux formes, en un mot à notre noyau. Je ne parle ici que des chefs d'œuvre dont les rayons sont convergents et non pas de ces frivolités modernes, surtout françaises, qui distraient au lieu de recueillir et qui ennuyent dès qu'un grand talent d'exécutions ne les soutient

pas, et même quand ce talent s'y trouve. [4] J'ai relu, la plume à la main, Ardinghello et Hildegard von Hohenthal de Heinse, et j'ai lu pour la première fois la correspondance de cet ancien ami avec Gleim, Jacobi et J. Müller. Ce garçon là, avec lequel j'ai beaucoup vécu en Italie et en Allemagne, a senti la nature, les arts et la littérature, mais surtout le bonheur d'une manière plus analogue à la mienne que celle d'aucun homme que j'aye connu. Sa métaphysique, sa morale (spéculative), son goût pour ce que regarde le monde, sa connaissance des hommes, la partie romanesque de ses ouvrages – je les abandonne au bras séculier et ecclésiastique; mais son imagination, et sa manière de tirer et de rendre l'huile essentielle de tout – pour une conversation ou pour un livre, non pas pour une action – me paroissent d'un prix inestimable.

C'est assez vous parler de moi et de mes opinions; dites-moi, je vous en prie quelque chose de vous et des vôtres. Adieu, Monsieur, recevez l'assurance du plaisir que j'ai trouvé à faire meilleure (quoique bien incomplète) connaissance avec vous, chargez vous s.[il] v.[ous] p[laît] de bien des choses aimables pour Albert et pour Albertine et recevez mes amitiés d'aussi bon coeur que je vous les présente.

D[avid] F[rançois] de Gaudot

Namen

Broglie, Albertine Ida Gustavine de

Gleim, Johann Wilhelm Ludwig

Heinse, Wilhelm

Jacobi, Johann Georg

Müller, Johannes von

Staël-Holstein, Albert de

Staël-Holstein, Anne Louise Germaine de

Orte

Coppet

Genf

Neuenburg (Schweiz)

Wien

Werke

Heinse, Wilhelm: Ardinghello und die glückseeligen Inseln

Heinse, Wilhelm: Hildegard von Hohenthal

Körte, Wilhelm (Hg.): Briefe zwischen Gleim, Wilhelm Heinse und Johann von Müller